4ème année—No 11. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 2 septembre 1905.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - - Quinze francs |
| Six Mois - - 1.00 | Tel. Bell, Main 999 | Six mois - - - - 7 frs |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |





## ...SOMMAIRE...





4ème année—No 11. LE NUMERO, 10 CENTS Samedi, 2 septembre 1905.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| SIX MOIS - 1.00 | TEL. BELL. MAIN 999 | Six mois - - - 7 frs |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## Impressions Nocturnes.

VERS INEDITS AU "JOURNAL DE FRANÇOISE"

I

*La nuit mystérieuse éveille en nous des rêves,*
*De beaux rêves rêvés le long des jaunes grèves,*
*Qui s'élèvent aux clairs de la lune familiers,*
*Comme les papillons nocturnes par milliers,*
*Lourds encore du sommeil dont leurs ailes sont pleines,*
*Ils montent incertains vers les lueurs sereines,*
*Et disparaissent. Puis, d'autres essaims bientôt*
*Les joignent, qui s'en vont se perdre aussi là-haut...*
*Mais le ciel nous les rend, le grand ciel magnanime,*
*Car il sait que le cœur le plus sublime*
*Doit à quelque vieux rêves obstinément rêvé*
*Sa force,et qu'il mourrait s'il en était privé.*

II

*Le soir nous enveloppe, indiciblement doux,*
*Comme un regard d'amour se promenant sur nous.*
*L'Heure passe là-haut, penchant un peu son urne*
*Pleine de paix divine et de rêve nocturne.*
*La caresse de l'ombre éclatante du ciel*
*Emplit le coeur de joie et la bouche de miel.*
*La calme nuit étend son empire tranquille.*
*Le bienfait du silence approche de la ville.*
*Et nous sommes tous deux sans parole, songeant*
*A la sainte splendeur des points d'or et d'argent,*
*Heureuse, loin du Réel jaloux qui nous réclame,*
*Comme s'il nous pleuvait des étoiles dans l'âme !*

*ALBERT LOZEAU.*

*Août 1905.*

## Tristesse.

*Le coeur divin du soir, percé de rayons d'or,*
*Presse contre lui l'arbre et la belle colline*
*L'air rose plein de gloire et de douceur s'incline,*
*Jusqu'à la plaine lasse et faible qui s'endort.*

*Le tilleul, l'oranger,les sorbiers aux baies sures*
*S'émeuvent dans la brise,et leurs parfums stridents*
*Vibrent comme une harpe,et font comme des dents*
*Au cœur triste et profond une amère blessure.*

*Ah ! ce cœur toujours ivre et toujours inquiet,*
*Le pauvre coeur sensible et vaniteux de l'homme,*
*Toujours plein du besoin qu'on l'aime et qu'on le nomme,*
*Toujours fort de désirs, et las de ce qui est...*

*— Notre cœur bondissant et penchant,quelles vignes*
*T'étourdiront d'un vin assez chaud et puissant*
*Pour qu'ayant la torpeur ou l'ardeur dans le sang*
*Tu goûtes la douceur de vivre,et t'y résignes...*

*COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.*

# FRONTENAC INTIME

## 1652-1658

**D'après les "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier**

La Fronde était vaincue, Condé en fuite, Turenne triomphant, la Cour et le Roi rentrés avec lui à Paris, bref, la déroute des rebelles était complète. C'était, pour les ennemis de Mazarin, l'heure fatale de l'affolement et de la panique, le moment du sauve-qui-peut général, instant décisif, minute suprême qu'il ne fallait point laisser échapper, au risque de sa propre tête.

—Où voulez-vous donc que j'aille, monsieur ? demandait à son père la belle Frondeuse, toute frissonnante du péril de la situation.

—Où vous voudrez, avait brutalement répondu Gaston d'Orléans.

Mademoiselle de Montpensier s'en alla, à tout hasard, dans cette nuit sinistre du 20 octobre 1652, d'abord chez la comtesse de Fiesque, ensuite chez madame de Montmart, plus tard chez madame de Bouthillier, à Pont-sur-Seine, enfin à Saint-Fargeau, l'une de ses terres où elle fit halte définitive et s'installa pour l'exil. Elle y attendit "ce que deviendraient les affaires", en d'autres termes observa les événements, en suivit la marche et en prépara les issues.

Dès les premiers jours, c'est-à-dire au commencement de l'année 1653, Frontenac et sa femme, de concert avec la comtesse de Fiesque, mère, entrèrent, par le complot et l'intrigue, dans les affaires — querelles politiques, troubles de famille — de Mademoiselle de Montpensier. Tout aussitôt, la Grande Mademoiselle, par une répugnance instinctive, une antipathie subite, aussi violente qu'irraisonnable, pressentiment avertisseur que l'ennemi s'était glissé sournoisement dans la place, tout aussitôt, dis-je, la Grande Mademoiselle se prit à détester la comtesse de Fiesque, sa dame d'honneur, laquelle "avait mal parlé d'elle à Paris". Cette médisance lui avait été rapportée par une autre de ses intimes, Madame de Mortemart, sujette elle-même à caution sous le rapport de l'amour du prochain mis en pratique et de la charité chrétienne exercée dans les conversations élégantes et mondaines du grand siècle. Fiesque y faisait courir le bruit que la Grande Mademoiselle s'était enfuie jusqu'en Flandre, et sur cela "la daubait comme il fallait au lieu de l'excuser". Mais Montpensier lui rendit avec usure la monnaie de sa pièce, car la comtesse de Fiesque étant venue rejoindre la Grande Mademoiselle à Saint-Fargeau, celle-ci s'écria avec un accent railleur et une physionomie de malicieuse surprise:

"—Ah! madame, comment êtes-vous ici, vous qui me croyez en Flandre ?"

Fiesque, dans l'estime de la Grande Mademoiselle, n'était qu'une vieille intrigante, "une de ces sortes d'esprits dangereux dans les maisons", qu'elle toléra cependant à Saint-Fargeau. Le jour qu'elle s'installa chez la princesse, celle-ci dit à Madame de Frontenac: "Je vous conjure de ne faire aucune liaison avec la comtesse de Fiesque; de n'entrer dans aucun de ses commerces, parce que j'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour vous, et je sens bien que je perdrais l'une et l'autre si vous la fréquentiez." Elle avait fait la même défense à Préfontaine, son secrétaire.

La comtesse de Fiesque, mère, étant morte l'année suivante, — 1654, — l'entourage de Mademoiselle de Montpensier la sollicita vivement de prendre Madame de Frontenac pour lui succéder. Montpensier, "fort glorieuse", disent ses propres "Mémoires", hésitait, parce qu'elle était par la naissance fort au-dessous de Mesdames de Saint-Georges et de Fiesque qui l'avaient précédée à ce poste d'honneur.

"Depuis que la comtesse de Fiesque fut morte, j'avais souvent parlé à Préfontaine des personnes que je prendrais pour dames d'honneur ; je n'en voulus prendre aucune qui en usât aussi mal avec moi qu'avait fait la défunte, et je louais Dieu tous les jours d'en être débarrassée ; je souhaitais tant de qualités en la personne que je voulais choisir, que je trouvais que toutes celles qui me venaient dans l'esprit ne les avaient point. Un jour, il me vînt en pensée de prendre Madame de Frontenac: elle était fort jeune; elle s'était attachée à moi pendant ma disgrâce ; je la trouvais bonne femme, et elle avait de l'amitié et de la complaisance pour moi. Je disais: je l'aime et je l'estime ; et pour être jeune, cela n'importe, j'y suis accoutumée. En même temps, je songeais que son mari n.était pas un grand seigneur ; à cela, je disais: il est dans le monde comme mille gens qui le portent fort haut. Tout bien considéré, je n'y trouvais à redire que la qualité. Je ne savais pas encore la liaison que Madame de Frontenac avait avec la comtesse de Fiesque ; ainsi je croyais qu'elle s'attacherait fort fidèlement à mon service.

"Comme je suis un peu glorieuse, la qualité de Madame de Saint-Georges et celle de la comtesse de Fiesque me paraissaient fort au-dessus de la sienne. Préfontaine entrait dans mon opinion, et me disait : "Ce que vous dites est à considérer; vous aimez Madame de Frontenac ; les personnes de votre qualité élèvent les gens qui leur plaisent, et on

ne peut trouver à redire que vous fassiez du bien à Madame de Frontenac.''

''Nous parlions souvent de cela ensemble sans prendre de résolution; et même quand je fus déterminée à nommer Madame de Frontenac ma dame d'honneur, je ne lui en parlai point, parce que je ne voulais pas encore en venir à l'exécution ; je crus qu'il était bon de n'en point parler, persuadée que je pouvais changer encore.''

Finalement, la Grande Mademoiselle se rendit aux instances de Madame de Choisy qui la pressait plus que personne en faveur de la séduisante comtesse. Madame de Frontenac fut nommée dame d'honneur ;le même jour, la jeune comtesse he Fiesque fut autorisée à remplacer sa mère, comme amie seulement, auprès de la duchesse.

Mademoiselle de Montpensier ne fut pas lente à regretter cette double nomination. Elle-même nous avoue s'être fait berner de la bonne manière en cette circonstance.

''Madame de Bouthillier fut transportée de joie pour l'honneur que je faisais à Madame de Frontenac, sa parente. J'écrivis à Son Altesse Royale (Gaston d'Orléans) et j'envoyai la lettre par M. le comte de Béthune pour la lui présenter, et, pour appuyer l'affaire: ce qui ne fut pas fort difficile. Cependant (pauvre sotte que j'étais!) je donnai dans le panneau le plus lourdement du monde. J'ai su depuis que la comtesse de Frontenac disait: ''Mademoiselle croit m'avoir choisie et que je suis à elle de sa main ; si elle ne l'eût fait Son Altesse Royale l'aurait obligée à me prendre ; et je dépens de lui, et non d'elle.'' Comme la réponse de Blois fut arrivée, M. de la Grange m'envoya l'agrément (le consentement) de la Reine qu'elle eut bien de la peine à donner. J'ai su qu'elle avait dit: '' Ma nièce prend une dame d'honneur qui n'est ni de qualité ni de mérite à l'être.''

Mêmes réflexions amères sur la jeune comtesse de Fiesque: ''Au lieu de raccommoder mes affaires, elle les gâte, elle en dit trop.'' Puis elle ajoute: ''C'est une dame qui fait fort bien les assemblées, chez qui il y a plaisir d'en aller voir ; qui pare un cercle, mais avec qui il n'y a pas plaisir de demeurer. Je vous assure que je ne l'aurais pas retenue chez moi, ou du moins je ne l'aurais pas gardée si longtemps, sans la considération de son mari que j'aime et que j'estime parce qu'il a du mérite et qu'il est mon parent et attaché à votre service'' (celui du prince de Condé).

L'ennemi, une fois introduit dans la place, ne tarda pas à manœuvrer. Un troisième allié — le plus redoutable — entra presque aussitôt en scène. Louis de Buade, de Palluau et Frontenac, était un roué politique et mondain. Incomparable acteur, il jouait de l'intrigue comme Lulli du violon, en virtuose qui peut se réclamer de l'autorité des grands maîtres et se passer les fantaisies, même les plus bizarres, des grands artistes, ne se souciant nullement des ''qu'en dira-t-on'' de l'opinion publique tenue en superbe dédain.

Apte à tous les rôles, il en savait, au besoin, revêtir et dépouiller tous les caractères et tous les costumes, aussi bien que les charges, les responsabilités, les ridicules, les glorioles ou les vilenies. Physiquement et moralement il se grimait à merveille et le diable en personne — au dire des Jésuites — ne l'eût pas reconnu sous son maquillage quand il se mettait en frais de courir une aventure galante ou politique à travers cette mascarade élégante et choisie que fut le grand siècle de Louis XIV.

Dès qu'ils se crurent solidement établis dans la confiance de la duchesse, Frontenac et sa femme, la comtesse de Fiesque et son mari qui était le représentant officiel de la Grande Mademoiselle auprès de M. le prince de Condé, lui conseillèrent d'abandonner Saint-Fargeau pour Stenay ou Bellegarde, prétendant que ce lieu de refuge était trop près de Paris, c'est-à-dire de la colère du Roi, et que le voisinage de Blois était plus sûr. Mais le danger était égal pour Mademoiselle de Montpensier. Blois ou Paris, c'était Charybde ou Scylla. Il fallait, à tout prix, éviter ces deux abîmes et se tenir à bonne distance de leur périlleuse attraction. Prisonnière de Gaston d'Orléans ou de Louis XIV, c'était toujours la captivité, la dépendance intolérable ; il n'y avait de différence que dans les noms de l'oiseleur et de la cage. Comme le loup de la Fable, elle fut morte de faim plutôt que de ne pas courir où elle voulait. Et Dieu sait comment elle entendait la liberté, une liberté farouche, ombrageuse, absolue.

Vainement son père, l'Altesse Royale, lui commandait-il par lettre ou par émissaire de se rendre à Stenay, à Bellegarde, à Châtellerault, la Grande Rebelle refusait avec hauteur et s'enfermait à Saint-Fargeau comme dans une forteresse. Une fois cependant, elle eût grand'peur.

Le maréchal de Gramont, s'en allant en Berri, passa par Blois et proposa à Gaston d'Orléans d'envoyer Mlle de Montpensier à Frontenac (1). ''On me dépêcha, dit-''elle, un exprès de Blois. Son Al-''tesse Royale m'écrivit une lettre à ''ce sujet et Goulas (le porteur de ''la sommation) me montra que ''c'était l'intention du Roi, laquelle ''ne changerait point. Quand des ''gens comme le Roi ont une fois ''mis les chevaux au carrosse et ''qu'ils sont en chemin, ils ne recu-''lent plus. Son Altesse Royale ''m'ordonnait de l'aller trouver. Je ''la suppliai très humblement de ''m'en dispenser. J'écrivis une belle ''et longue lettre pour me défendre. ''LaTour en fut le porteur.''

Montpensier en fut quitte pour la crainte. Quelques jours après, le comte de Béthune, l'un de ses cor-

(1) Le château de Frontenac, à Paris, propriété du grand-père de notre Frontenac, Antoine de Buade, seigneur de Frontenac, baron de Palluau, compagnon d'armes d'Henri IV.

respondants réguliers, étant alors à Blois, lui manda que tout ce que le maréchal de Gramont avait dit "n'était que raillerie et qu'elle n'en devait pas se mettre en peine."

Non-seulement la duchesse se rebiffait sous la férule "paternelle" de Gaston d'Orléans, mais elle osait encore narguer Louis XIV, la Reine et Mazarin, l'autorité royale divinisée en trois personnes, à laquelle il fallait croire en ce temps-là comme à un dogme. Au mépris le plus flagrant des ordres les plus formels de l'Altesse, et par un coup d'audace invraisemblable, la Grande Mademoiselle quitta Saint-Fargeau et vint à Pont-sur-Seine, chez sa grande amie, Madame de Bouthillier, où elle passa six semaines. La Cour était alors (1654) à Fontainebleau et je vous prie de croire à la mauvaise humeur du sieur Gaston qui lui avait expressément commandé de ne point chercher à se rapprocher du Roi. Si le père était furieux, la fille était ravie: "Madame de "Bouthillier maria une de ses filles; "elle me donna une collation dans "un bois, avec des lumières et des "violons. Ce fut une jolie fête à voir "et encore plus à mander (raconter) pour montrer qu'on ne s'en-"nuyait point hors de Paris. Je "m'en approchai à dix lieues."

Le côté comique et vilain de cette querelle politique est celui-ci: Gaston d'Orléans, aussi lâche qu'hypocrite, feignait de craindre pour la liberté de sa fille, quand, à son avis, elle semblait se rapprocher trop de la Cour. Au fond, il ne redoutait qu'une chose, celle-ci: que Mlle de Montpensier, sa fille, vint à s'accommoder "avant" lui avec Louis XIV, la Reine mère et Mazarin. Cette réconciliation, devançant son propre accommodement, l'eût placé dans une situation aussi fausse que ridicule. Ce qui eût été absolument fâcheux pour un courtisan aussi bien coté dans la haute pègre. Suivre l'exemple, au lieu de le donner, quelle disgrâce! De là, une course au baise-main aussi humiliante que folichonne, course où les deux compétiteurs, jaloux l'un de l'autre, s'empêchaient mutuellement... de partir!

Le fait est que Gaston d'Orléans attendait qu'un troisième concurrent entrât en lice pour se remuer effectivement. Ce tiers n'était autre que le prince de Condé en personne. D'Orléans désirait qu'il prît le pas pour l'emboiter bien exactement derrière lui, marcher dans sa piste, à la file indienne, avec tous ses partisans.

D'un autre côté, Beauvais, un intime du prince de Condé qui jouait auprès de Mlle de Montpensier un rôle identique à celui de Frontenac auprès de Gaston d'Orléans, celui d'entremetteur, Beauvais, dis-je, "avait rapporté à son maître "qu'il fallait que M. le prince fît sa "paix et que ce fussent Mademoisel-"le de Montpensier et Madame de "Longueville qui s'en entremissent, "qu'elles eussent l'honneur de cette "réconciliation difficile."

C'était un badinage de Madame la comtesse de Fiesque que le zélé Beauvais avait pris au sérieux et qu'il avait tout aussitôt rapporté au prince.

"Pendant ce récit, nous disent les "Mémoires", la comtesse de Fiesque se pâmait de rire. Pour moi, je n'en ris point ; je lui dis assez sèchement, sans me mettre cependant en colère, "que" je la priais dorénavant de ne plus me nommer sur des affaires de cette nature. Elle vit bien "que" cela ne m'avait pas plu. J'écrivis, dès le soir, à M. le prince pour lui dire "que" je m'étonnais qu'il eût pu croire "que" si j'avais eu une affaire sérieuse et importante à lui mander je l'eusse confiée à Beauvais et à la comtesse de Fiesque ; "qu'"il savait bien "que" je lui avais mandé par Saler "qu'"il ne m'envoyât jamais Beauvais ; "que" je ne me fiais point à lui ; "qu'"il pouvait envoyer Saler lorsqu'il avait quelque affaire d'importance à me mander ; pour la comtesse, "que" c'était une créature "que" je connaissais pour une folle en qui je ne prendrais jamais aucune confiance ; "que" je la croyais imprudente et peu affectionnée à moi et "que" je me réjouissais de ce qu'il avait donné dans leurs panneaux ; "que" je souhaitais fort qu'il fît une paix lorsqu'il y trouverait son avantage; "que" je ne me mêlerais point de lui donner des conseils dans la crainte "que" l'événement ne fût pas tel que je pourrais le désirer; "que" l'envie d'aller à Paris ne me ferait jamais conseiller à mes amis d'agir contre leurs avantages ; "que" je serais fort fâchée qu'on pût me reprocher "que", par la considération de mes intérêts, je me voulusse prévaloir du crédit "que" j'ai sur eux pour hasarder les leurs."

Il est fâcheux "que" la règle du "QUE retranché" ne s'applique pas en français: 23 "que" dans un espace de 23 lignes! cette phrase, indéniablement, souffre d'une conjonctivite! Mais si lourde qu'elle soit à la lecture elle offre un exemple trop frappant de la générosité comme de l'étourderie du caractère de cette mémorialiste célèbre pour n'être pas ici publiée "in extenso". Aussi ne retardons pas inutilement la marche du récit par des réflexions qui se présentent naturellement à l'esprit du lecteur.

Rien n'égale cette naïveté magnanime de la duchesse si ce n'est la duplicité, la rouerie des amis perfides dont elle s'entoure, qu'elle garde à son service en dépit des fourberies les plus manifestes et les plus grossières. Frontenac et Fiesque, ostensiblement alliés de Mademoiselle, mais secrètement, et sûrement aussi, dévoués à Gaston d'Orléans, manœuvraient de leur mieux pour ne rien perdre des bonnes grâces du père et de la fille, s'évertuaient à servir également bien deux maîtres, trahissant l'un et flattant l'autre alternativement. Leur but, bien manifeste celui-là, était d'être admis à la Cour à la suite de Monsieur ou de Mademoiselle ; partant, ils étaient tout disposés à se faire les valets de l'une et de l'autre, changeant d'allégeance avec une désinvolture égale à celle du domestique de "l'Avare", changeant de livrée suivant

qu'Harpagon parlât au cocher ou au cuisinier.

Ne pouvant amener Montpensier à quitter Saint-Fargeau et à se rapprocher de Blois géographiquement et politiquement parlant, les affidés de Gaston (1), demeurés jusqu'alors pour leurs frais de caresses, de menaces et de ruses, cherchèrent à corrompre le domestique de la duchesse, non seulement le domestique mais encore la valetaille. Les traits d'infamie pullulent et on n'éprouverait à les citer que l'embarras du choix. Après avoir cherché à compromettre son secrétaire Préfontaine, à soudoyer son écuyer, on s'attaqua à son contrôleur des finances. Madame de Frontenac réussit à lui en imposer un "qui devait faire merveille", écrit Mademoiselle, "c'est-à-dire comme les autres, ses prédécesseurs ; il me vola impunément et fut contraint, le temps pascal advenant — celui de 1653 — de me demander pardon et de me prier de lui donner ce qu'il m'avait dérobé."

"Frontenac, à son tour, voulut lui imposer un intendant dans la personne de son beau-père, M. de Neuville, lequel aurait alors succédé à d'Herbigny. Cette petite "combinazione" fut l'occasion de l'une des plus belles colères de Frontenac. Elle mérite d'être racontée.

Les "Mémoires" nous rapportent donc qu'au cours d'une promenade à Saint-Fargeau: "je vis Préfontaine qui se promenait avec Frontenac, qui parlait d'action (gesticulait violemment). Je m'aperçus que cela durait ; sa femme et Madame de Sully le remarquèrent ; elle me parurent en être inquiètes et je l'étais de mon côté. J'appelai Préfontaine, et lui demandai: Qu'est-ce que vous disait Frontenac? Il me répondit : — Il me querellait. Je n'ai jamais vu si impertinent homme. Hier, il a failli manger la comtesse de Sully dans son carrosse, et voulait m'étrangler." La duchesse envoya quérir M. d'Herbault, oncle de Frontenac, qui fit force excuses à Préfontaine. Frontenac passa vingt-quatre heures dans sa chambre où personne ne le vit, que sa femme et son oncle qui le gardaient jusqu'à ce que son accès fût passé. La cause de tout ce beau tapage: rancœur de Frontenac contre Préfontaine qu'il accusait d'avoir fait écarter la candidature de son beau-père au poste de d'Herbigny.

"L'attachement que ma femme et moi avons eu au service de Votre Altesse Royale, disait hypocritement Frontenac, m'a fait croire que je devais vous offrir les services de M. de Neuville." Mais la duchesse ne se laissa pas leurrer cette fois, et d'Herbigny n'eut pas de successeur.

Les chausse-trappes évitées, Montpensier eut à braver les coups de force. Gaston d'Orléans eut le triste courage de recourir à ce moyen, procédé déshonorant appliqué contre une femme. Il la contraignit de renvoyer de son service son fidèle secrétaire Préfontaine, puis Nau, un conseiller légal, avocat d'une grande probité dont elle prenait les conseils et suivait ponctuellement les avis dans le procès qu'elle avait intenté à son père au sujet de sa reddition de compte de tutelle, reddition qu'il retardait, et pour cause, par tous les moyens licites et illicites possibles, enquêtes, plaidoiries, délais d'appel et autres procédures interminables. Cette querelle de famille compliquait encore les ennuis politiques de la Grande Mademoiselle et la jetait dans des embarras inextricables en apparence. On jugera de la tablature qui lui donna ce procès par ce détail que nous rapportent les "Mémoires" à ce sujet :

"J'eus fort la migraine lorsque je reçus ces avis, (que l'affaire serait jugée dans quatre jours). Je ne laissai pas d'écrire à "trente-cinq" juges (35, vous lisez bien) des lettres assez longues ; il fallait leur représenter l'intérêt de Son Altesse Royale et le mien. Je fus obligée d'en écrire d'autres à mes amis ; j'écrivis QUARANTE lettres avec une migraine épouvantable!"

Soixante-quinze lettres en un seul jour! cela justifie un mal de tête, "qui ne vous sort pas de l'idée", s'il m'est permis de parler en langage pittoresque.

Et quelle conduite tenaient Mesdames de Frontenac et de Fiesque, en ces temps de crise judiciaire aiguë ? Les "Mémoires" nous l'apprennent et nous édifient sur leur compte.:

"Pendant que je dînais ou soupais, écrit la duchesse, j'avais quelquefois envie de pleurer ; les larmes me venaient aux yeux: les comtesses me regardaient et me riaient au nez!"

"Monsieur le comte de Béthune étant à Saint-Fargeau, je lui fit de grandes plaintes de la conduite de la comtesse de Fiesque et de Madame de Frontenac ; cette dernière l'alla trouver les larmes aux yeux et lui témoigna le déplaisir qu'elle avait que je ne la traitasse plus comme à l'ordinaire. Il se laissa si bien duper par ce qu'elle lui dit, et moi aussi, qu'il nous raccommoda. Elle pleura beaucoup et me fit paraître une grande tendresse pour ma personne, blâma la conduite de Madame de Fiesque et me dit qu'elle renonçait à tout commerce avec elle, hors celui à quoi la bienséance l'obligeait.

Cette comédie de salon se jouait au mois de juin 1655. On verra, par la suite du récit, comment la future "Divine" tint parole.

(à continuer)

ERNEST MYRAND.

Québec, 1er septembre 1905.

---

(1) Je rappelle, en passant, que ce fut en l'honneur (?) de ce vilain Gaston d'Orléans, que Champlain, l'illustre fondateur de Québec, nomma le "Grand sault de la Chaudière" sur la Rivière des Outaouais, le SAUT DE GASTON !

---

C'est dans le malheur surtout que l'on goûte l'amitié, parce que c'est dans le malheur que l'on a besoin d'elle. — Azaïs.

La jeune fille s'habille pour tout monde, la jeune femme pour quelqu'un, la vieille femme pour quelques-unes. — Henri Lucenay.

# Jeunes Filles a Marier

(Pour les lectrices du "Journal de Françoise".)

Si un humoriste a cru pouvoir émettre ce paradoxe: "Le mariage est une institution qui tend à disparaître" on peut, sans aller si loin, affirmer que les exigences croissantes de la vie, la vulgarisation du luxe, la dépréciation des capitaux, ont rendu les unions difficiles et qu'il est de plus en plus malaisé d'établir les jeunes filles.

Pourquoi les jeunes filles, puisque le mariage d'un jeune homme implique la réciproque?... La chose paraît bizarre, elle existe cependant, et on l'a constaté avant nous. Il n'y a pas si longtemps que Botrel nous a chanté ce refrain, empreint d'une philosophie malicieuse:

Marie ton fils quand tu voudras,
Ta fille quand tu pourras...

Les hommes se sont réservé le droit de choisir, ils ont une situation personnelle, ils peuvent s'expatrier, autant d'atouts dans leur jeu pour leur faciliter le mariage, autant d'avantages sur les femmes retenues par toutes les racines au sol natal, à leur petite ville, à leur cercle restreint, obligées de sacrifier leur initiative aux timidités qui les entourent.

Occupons-nous donc aujourd'hui de cette multitude de "jeunes filles à marier". Elles sont au début de l'existence et leurs yeux clairs interrogent l'avenir, croyant y déchiffrer une belle histoire d'amour. Elles ont toutes foi au bonheur, il leur semble qu'elles y ont droit. Hélas! il faudra trop vite en rabattre, les rudes leçons de la vie ne se feront point attendre.

Mais telles qu'elles sont, avec leur espoir, leurs illusions, elles sont infiniment touchantes et nous voudrions aller à chacune et lui donner doucement une utile leçon.

Divisons-les d'abord en trois catégories. Il y a celles qui ont une belle dot et de non moins belles espérances ; celles qui en ont peu ou qui n'en ont point ; celles enfin qui doivent dès l'enfance apprendre à gagner leur pain.

Pour les premières, un renom intéressé se formera sans peine autour de leur personne, et si elles peuvent concevoir la crainte d'être demandées pour leur argent, elles sont assurées du moins d'avoir des épouseurs.

Les jeunes ouvrières, de leur côté, trouveront sans peine à s'établir. L'homme qui passe la journée au chantier, à l'atelier, a besoin d'une ménagère et son premier soin est de chercher autour de lui. Ces unions sont hasardeuses: on se prend parce qu'on a du goût l'un pour l'autre ; souvent, hélas! on n'en a plus....

Restent les jeunes personnes dépourvues de fortune auxquelles la situation de leurs parents a créé certaines exigences. Filles de fonctionnaires, de propriétaires, filles de bourgeoisie, enfin, elles ont reçu une éducation assez complète ; elles savent jouer du piano, dessiner, lire un peu d'anglais. Elles ont dix-huit ans, leurs études sont terminées, on les garde au salon "au jour" de leur mère, on les mène dans le monde si faire se peut ; désormais elles comptent dans la société... ce sont les aspirantes au mariage.

Or, il n'y a point de sort plus lamentable que celui d'une jeune fille ayant pour unique objectif ce mari désiré qui ne se présente pas.

Elle a commencé par ne point douter de son prestige ; elle est gentille, d'aucuns la trouvent jolie, et son miroir lui dit qu'elle n'a pas tort. Elle a l'espoir légitime de faire une conquête et son inexpérience se nourrit d'illusions. Qui sait? elle a peut-être jeté les yeux "in petto" sur tel ou tel jeune homme qui lui semble sympathique.

—M. xxx est si aimable, il cause volontiers avec moi, il m'invite souvent à danser...

Hélas! M. xxx se marie, ou bien il quitte le pays, et la pauvrette a le cœur un peu gros.

Le temps passe, et rien n'arrive.

Elle ne perd point espoir cependant et va partout où l'on se montre, où l'on a chance d'être remarqué. Elle a vingt-cinq ans, les jeunes amies commencent à faire des allusions malignes à certaine coiffure dont on ne se pare qu'à regret ; (1) notre héroïne partage ses heures entre le soin de sa toilette, les relations mondaines, les travaux manuels inutiles et compliqués. Elle devient un peu agressive, cherche à se rajeunir et critique impitoyablement les rivales plus heureuses qui ont atteint le but rêvé. Et les années courent, la pauvre fille voit peu à peu s'envoler ses illusions. Se mariera-t-elle?... Peut-être... Elle épouserait n'importe qui plutôt que de rester dans une situation qui lui pèse et l'humilie.

Elle est dévorée d'un ennui profond, ses études trop tôt délaissées ne lui sont d'aucune utilité et son cœur aigri ne cherche point un dérivatif aux regrets qui le consument dans une vraie et solide piété ; elle sera désormais une vieille fille inutile et mécontente. Ses parents attristés se demandent ce qu'elle deviendra après eux et ils ne songent point que leur sollicitude eût pu devenir efficace, si elle s'était manifestée dans un sens plus large et plus intelligent. Car c'est au seuil de la vingtième année, à ce moment psychologique et délicat, qu'il importerait de donner à ces natures encore flexibles une direction salutaire, d'apprendre à une jeune fille à régler sa vie dès l'abord, "comme si elle devait durer toujours" au lieu de la gaspiller "en attendant qu'elle se transforme".

D'autres diront mieux que nous ce que la religion bien comprise peut

---

(1) A partir de 25 ans, on dit en France qu'une jeune fille a coiffé le bonnet de sainte Catherine.

amener de force et de lumière dans une âme ; nous nous contenterons d'indiquer dans quelle mesure une femme doit avoir souci de développer sa personnalité, de cultiver les dons particuliers qu'elle a reçus, et cela pour le plus grand bonheur, pour la plus grande dignité de son être moral.

Il est bien entendu qu'une jeune fille doit se préoccuper avant tout de seconder sa mère dans les soins du ménage et de se rendre experte dans tout ce qui touche à ce domaine. Elle doit être serviable pour son père, secourable pour tous les siens. Il lui sera utile d'apprendre à subvenir à sa toilette par son adresse et son industrie, enfin nous ne saurions la condamner d'aimer le monde dans une juste mesure. Mais toutes ces obligations remplies, n'aura-t-elle point encore des heures oisives, des heures consacrées à l'inutile rêverie, à la dangereuse occupation de soi-même? C'est alors que nous voudrions pouvoir intervenir et dire à l'avenir: Apprenez avant tout à ces enfants tourmentées du souci de donner un intérêt à votre vie, en vous créant des occupations absorbantes ; mettez le travail à la place du rêve.

Si vous êtes douée pour la musique, aspirez à devenir une bonne musicienne (l'espèce en est moins commune qu'on ne pense), étudiez courageusement, vivez pour votre art, il saura bien vous en récompenser.

Si le dessin a quelque attrait pour vous, appliquez-vous sincèrement à reproduire la nature et croyez n'avoir rien donné à l'art quand vous aurez copié un modèle banal sur un éventail ou un paravent. Allez au vrai, pénétrez-vous des beautés qui vous entourent, tentez de former votre goût par la contemplation raisonnée des grands maîtres.

Si la littérature ou l'histoire vous intéresse, adonnez-vous à la littérature ou à l'histoire. Prenez à tâche d'étudier à fond une époque, de lire avec suite nos grands auteurs ; vous serez étonnés vous-mêmes des satisfactions élevées que vous rencontrerez.

Enfin, si rien de tout cela ne vous touche, tournez-vous du côté de la charité. Ayez vos pauvres, travaillez pour eux, intéressez-vous à leurs peines, à leurs incessantes déceptions, les vôtres vous paraîtront moins amères. Sans doute, il faut de la prudence et là, plus qu'ailleurs, une jeune fille a besoin d'être guidée ; mais l'on rencontre en tous pays de bonnes âmes dont le métier est d'être utiles aux autres, enrôlez-vous sous leurs ordres et fiez-vous à leur expérience.

Vous traverserez ainsi ces années périlleuses où le cœur et l'esprit sont agités de désirs inconscients, où l'imagination oisive se forge des chimères et assombrit à plaisir la réalité.

Et par-dessus tout, ne vous croyez pas malheureuse ; quelqu'un a dit cette parole charmante : "Le Credo" d'une jeune fille devrait toujours commencer par ces paroles : "Mon Dieu, je crois au bonheur de la situation dans laquelle vous m'avez placée". Ouvrez les yeux à la réalité et vous apprendrez à jouir de tous les petits bonheurs qui vous entourent. C'en est un grand déjà d'être jeune, vigoureux et de sentir en soi des énergies et des enthousiasmes que la vie n'a pas encore déflorés.

Ne croyez pas faire œuvre inutile en tirant parti de toutes les ressources possibles pour votre perfectionnement. Si vous devez être un jour épouse et mère, vous remplirez d'autant mieux votre tâche que vous aurez été jeunes filles plus accomplies; si vous êtes destinées à parcourir seules le chemin de l'existence, vous ne regretterez jamais d'avoir appris à l'embellier.

Mme CHARLES PERONNET.

---



# La gloire litteraire

Sous ce titre: "Gloire littéraire" vous avez, dans votre dernier numéro, publié d'amusantes anecdotes au sujet de trois grands écrivains français, Victorien Sardou, Victor Hugo et Alexandre Dumas, mais beaucoup d'autres maîtres de la plume ont été victimes de méprises aussi cocasses, et permettez-moi de vous en citer deux.

On demandait un jour à une chanteuse très applaudie de l'Opéra si elle connaissait Musset.

—Parfaitement, dit-elle, il est charcutier, rue Pigalle!

Faites des chefs-d'œuvre maintenant et un vendeur de saucisses sera plus populaire que vous.

Et Gustave Flaubert, le père du roman naturaliste, demandez aux bourgeois de Rouen ce qu'ils pensaient de lui.

Il avait acheté, près de cette ville, une modeste villa pour y passer dans la solitude les dernières années d'une féconde carrière. Ses habitudes paisibles, ses promenades solitaires et son apparence toute débonnaire lui avait attiré le nom de "bon bourgeois". Il était connu par son originalité plus que par son talent. Aussi le jour de ses funérailles la population rouennaise fut-elle surprise de voir dans le cortège l'élite de la politique et de la littérature parisienne ; ce qui arracha à l'un des plus fûtés rouennais l'exclamation typique suivante: "Mais ce brave homme était donc bien connu à Paris!

De ces anecdotes, il faut conclure que la renommée à laquelle aspirent les plus grands écrivains ne dépasse point de leur vivant une certaine couche sociale. Heureusement que la postérité, plus renseignée et par conséquent plus équitable, remet toute chose à point, tout auteur à sa place et que pour elle Musset n'est pas le charcutier de la rue Pigalle et que Flaubert est plus qu'un simple bourgeois de Rouen.

A. POISSON.

# RECIT DES FETES DE SAINT-MALO

21, 22, 23 24 JUILLET

**Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le récit des fêtes à St Malo, d'après un témoin oculaire. Mlle Belcourt a écrit ces détails, spécialement pour le "Journal de Françoise".**

---

Ces fêtes ont commencé vendredi soir le 21, par un bal offert par Monsieur Bernardin, le directeur du Casino de Saint-Malo. Le bal, très bien organisé, a obtenu un grand succès et les danseurs très nombreux, ont tourbillonné jusqu'à 4 heures du matin. On y remarquait un grand nombre d'officiers de terre et de mer. Le samedi, la fête a continué par le concert de l'Harmonie municipale et la retraite aux flambeaux, puis soirée théâtrale ; la salle du Casino était comble, quantité d'uniformes, beaucoup de fraîches toilettes et représentation très applaudie.

Dimanche, 23. La messe solennelle et commémorative célébrée dans la cathédrale, en l'honneur de Jacques Cartier, fut chantée par Mgr Labouré, cardinal-archevêque de Rennes. Dès 9 heures du matin, toutes les chaises étaient occupées par une foule compacte. Dans le chœur, les sommités de Saint-Malo, les prélats, les officiers et quelques-uns de nos compatriotes, parmi lesquels nous remarquons notre ministre, l'honorable A. Turgeon, Monsieur Hector Fabre, etc. L'église, très décorée, offre un joli coup d'œil par le mélange des habits noirs, des écharpes tricolores et des brillants uniformes. Le grand orgue, tenu par Monsieur Blanc, joue une magistrale entrée sur les airs populaires du Canada, la maîtrise exécute une fort belle cantate: "Le rêve de Jacques Cartier", poème de Monsieur L. Tiercelin. Les chœurs ont su chanter avec douceur "le murmure des flots mourant sur la grève" et enlever avec chaleur le chœur final: "Chanté par la Bretagne". Madame Botrel, la charmante femme du barde breton, si bien connue à Montréal, tînt l'auditoire sous le charme de sa voix exquise en entonnant un joli "O Salutaris". Le panégyrique de Jacques Cartier fut prononcé par Monsieur le chanoine Janvier. Durant plus d'une heure, ce prédicateur éminent a tenu cette assemblée immense sous la beauté de son éloquence vibrante. Les pensées qu'il sut tirer et développer de la vie du vaillant capitaine furent admirables: ses douleurs, ses privations, ses anxiétés, celles de ses hardis compagnons ; la beauté et l'immensité des régions découvertes, la nouvelle conquête pour la religion, pour la France ; ce tableau immense de vérité et de vie se déroula devant nous et laissa l'auditoire subjugué et ravi.

A trois heures de l'après-midi, le cortège officiel partit de l'Hôtel de Ville pour se rendre sur le bastion de la Hollande, où devait avoir lieu le dévoilement de la statue. Cinq à six mille personnes remplissaient le terrain. Sur l'estrade d'honneur, Monsieur le maire de Saint-Malo et son conseil, les membres du comité de Jacques Cartier, M. l'amiral Leygues, MM. les officiers de la flotte et de l'armée ; parmi nos compatriotes: l'hon. A. Turgeon, MM. E. Fabre, MM. Rolland, Lafrance, Surveyer, Paul Morin, Mme H.-E. Morin, Mlle Belcourt, Mme et Mlle St-Jean, Mme Lafrance, etc.

Le spectacle est charmant. Toilettes parisiennes, corsages de velours des bretonnes, chapeaux immenses, coiffes minuscules ou à fouillis de dentelle ; généraux, soldats, amiraux et matelots ; l'ensemble forme un splendide kaléidoscope. Le voile enveloppant la statue tombe aux applaudissements frénétiques de la foule. Les musiques réunies exécutent la Marseillaise, et Monsieur Brice, président de la fête prononce d'une voix vibrante, un discours qui soulève un tonnerre d'applaudissements.

M. Tiercelin, président du comité, prend la parole, et dans un discours très élevé fait l'historique de Jacques Cartier et celui du comité.

M. Brémond, de l'Odéon, dit un poème de Chapman.

La parole est donnée à l'honorable A. Turgeon qui déclare être heureux de prendre la parole au nom du Canada, car le Canada est de moitié dans la gloire de Jacques Cartier ; si Jacques Cartier est français, c'est au Canda qu'il a trouvé la gloire et l'immortalité. En France, on a été oublieux du capitaine malouin pendant 400 ans, mais au Canada, le souvenir de Cartier est toujours resté vivace, tout respire Cartier, tout respire la France.

Le Canada aujourd'hui grande nation, sera demain grand peuple ; la reconnaissance officielle de la langue française est restée aussi forte qu'aux premiers jours.

Ce discours, prononcé dans un langage élevé et qu'on sentait convaincu, a soulevé un enthousiasme tel qu'à plusieurs reprises, M. Turgeon a été obligé de venir saluer la nombreuse assemblée. C'était du délire.

MM. Surcouf et Lachambre prononcent des discours très applaudis.

M. Théodore Botrel portant fièrement son costume breton vient réciter des vers : "Retour de Jacques Cartier". Cartier revient dans la Bretagne, on l'avait oublié, mais maintenant il y demeure à toujours. Il ne demande qu'un coin désert,

"D'où je pourrai, la tête nue,
Aspirer la brise venue
Du pays que j'ai découvert!"

D'un côté de la statue, sur le socle, du côté de la mer, se lit l'inscription:

"A Jacques Cartier"

Coté opposé :

Ce monument a été érigé
le 23 juillet 1905.

Charles Jouanjan étant maire de la ville,
Avec le produit des souscriptions recueillies
Au Canada par Théodore Botrel
et en France, par un Comité malouin.

La statue est l'œuvre de l'artiste malouin Georges Barreau.

Le soir, concert franco-canadien qui a obtenu un grand succès. La soirée a débuté par des "Airs canadiens" exécutés par la musique du 47e de ligne, M. Brémond, de l'Odéon a récité deux pièces de vers : "La Brouette", de Rostand, et le "Signe" de Tiercelin. M. Mercier, de l'Opéra Comique, notre compatriote, dans deux romances, a été acclamé par tout le public. M. et Mme Botrel, dans leurs chansons bretonnes, comme d habitude, n'ont fait qu'accroître les acclamations.

En finissant, Monsieur Botrel a improvisé une chansonnette à l'éloge des Canadiens sur l'air de "Vive la Canadienne" ce qui a augmenté encore l'enthousiasme général et celui des Canadiens en particulier.

Lundi, le 24 juillet. La journée a débuté par le banquet du Comité Jacques-Cartier.

Plusieurs discours furent prononcés, celui de Monsieur Turgeon souleva des applaudissements frénétiques.

Monsieur le maire de Saint-Malo remercia le Canada et la ville de Montréal d'avoir envoyé une délégation à Saint-Malo, et termina en levant son verre à la santé du chef de l'Etat, de M. le Président de la République, à la marine française, à nos frères Canadiens, aux hôtes de la ville de Saint-Malo.

Dans l'après-midi, le Comité se rendit aux Portes Cartier, où la Société Historique offrait un marbre, plaque commémorative en hommage à la mémoire de Jacques Cartier.

Les Malouins et tous ceux des Canadiens qui ont pu assister à ces fêtes en garderont certainement un agréable et inoubliable souvenir.

EUGENIE BELCOURT.

## Cartes postales illustrees

Le plébiscite intéressant proposé, il y a quelques semaines, par le "Journal de Françoise", sur les cartes postales illustrées, me fournit aujourd'hui un sujet de dissertation.

Il n'y a pas à dissimuler le fait : la carte postale est passée dans les mœurs, et par elle, une sensible modification s'est imposée dans les coutumes sociales.

La correspondance, autrefois, qui usait de tant de circonspection s'est affranchie de ses entraves.

Rappelez-vous, mesdemoiselles, la rigueur de certaines lois du code du savoir-vivre que l'on n'osait enfreindre sous peine de se voir accusée des pires effronteries.

Avec la carte postale illustrée, plus de ces craintes intempestives ; elle justifie toutes les hardiesses, endosse toutes les incartades. Les jeunes filles la bénissent, les jeunes gens amateurs de flirt lui tressent des couronnes.

En effet, elle est précieuse pour la jeunesse ; c'est le trait-d'union, l'entremetteuse, le truchement qui sert à rapprocher des cœurs isolés.

Vous ne me croyez pas? Ecoutez plutôt.

Un jeune homme et une jeune fille se rencontrent dans un salon ; ils causent pendant quelque temps. Une mutuelle sympathie les pousse l'un vers l'autre. Ils auraient beaucoup de choses à se dire, mais ils n'en ont ni le loisir, ni les moyens. Se reverront-ils ? et en admettant qu'ils se retrouvent dans une maison amie, l'occasion qu'ils cherchent de converser librement se présentera-t-elle ?

Mais un puissant intermédiaire se présente et c'est ici que le rectangle sauveur entre en scène.

—Je vais voyager pendant quelques semaines, dit le jeune homme.

—Que vous êtes heureux! répond la jeune fille, j'aimerais tant à voir du pays.

—Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous envoyer quelques vues ?

—Très volontiers, et, en retour, je vous jetterai à la poste quelques souvenirs de Montréal.

—Je vous remercie infiniment.

—Je vous suis très reconnaissante.

N'ayez crainte, le voyageur n'oubliera pas sa promesse et la jeune personne ne se dérobera pas à la sienne.

On commence par des banalités ; puis, la confiance naît, timide d'abord, elle s'enhardit ; on tente quelque badinage, d'innocentes plaisanteries ; la glace est rompue, c'est la porte ouverte aux confidences, aux échanges de pensées, aux... sentiments complexes et quintessenciés.

—Tout cela sur une carte postale?

—Mais oui, et pour justifier ces audaces, savez-vous comment on procède ? On emprunte le concours des grands poètes, on les fait parler pour soi ; ce n'est pas Mlle Jeanne ou M. Paul qui s'exprime ainsi,c'est Musset, Sully Prud'homme, Coppée, etc.

Une fois que l'on est engagé sur cette pente, on ne s'arrête plus; c'est à qui fera preuve d'érudition — et d'à-propos — l'amour-propre s'en mêle, on montre que l'on connaît ses auteurs.

Mais les poètes sont quelquefois dangereux à manier, ils vous font dire des choses que l'on pensait à peine ; vous trouveriez-vous offensée, mademoiselle et chère abonnée, si votre correspondant vous répondait par ce quatrain:

Mon âme est comme une fauvette,
Triste, sous un ciel pluvieux ;
Le soleil dont sa joie est faite
Est le regard de deux beaux yeux.

F. COPPÉE.

Non, n'est-ce pas? Prenez garde, cependant, votre ami nomade va s'enhardir et vous glissera peut-être un tendre aveu entre deux vers connus...

Le mal n'est pas grand, non cer-

tes! mais vous voyez que la faute en est à la carte postale ; sans elle!...

Eh bien, savez-vous ? Il vaut mieux qu'il en soit ainsi ; si ce modeste carton pouvait faire augmenter le nombre des mariages, car, enfin, tout le monde se plaint de la difficulté de caser ses filles, nous voilà donc en bon chemin, il n'y a plus qu'à continuer.

A côté des bienfaits imputés à ce genre de correspondance, est-ce qu'il n'y a pas ses méfaits? On se plaint qu'avec les cartes postales, les jeunes gens ne se donnent plus la peine d'écrire; deux lignes sur un morceau de carton enjolivé d'une vignette, c'est bien plus commode, plus rapide que les quatre pages qu'on est tenu de remplir. Le laconisme est l'ennemi du style épistolaire ; en s'habituant à griffonner à la manière télégraphique on perd la tournure littéraire.

C'est vrai, mais est-il besoin de tant de forme pour exprimer des sentiments naturels et sincères?

Je crois que l'époque des Sévigné a fini pour toujours ; autres temps, autres mœurs.

Maintenant, on veut aller vite, très vite, en tout ; on n'a plus la patience de s'attarder aux fioritures.

Non, non, la missive interminable avec ses incidentes et ses fleurs de rhétorique a vécu ; elle n'est plus de l'époque ; et, cependant voyez comme tout n'est que contradiction, il n'y a jamais eu dans le monde un tel besoin d'écrire.

D'écrire à la course, il est vrai, mais cette correspondance laconique fera le livre d'or de bien des cœurs.

Je suis donc, vous l'avez constaté depuis ma première phrase, très en faveur de la carte postale illustrée.

Et pour terminer, tout en me résumant, je ne trouve rien de mieux à dire que le mot de Jean-Pierre dans le Coin de Fanchette:

"Une carte postale est un baiser envoyé du bout des doigts...." Joli, n'est-ce pas?

MAMY.

## A Travers les Livres

Nous accusons réception avec empressement du dernier volume de Mme Adam (Juliette Lamber), intitulé : "Mes sentiments et mes Idées avant 1870". Nous en ferons une analyse après les vacances.

Le "Journal de Françoise" s'estime très heureux de commencer la publication d'un travail très important, inédit, fait par un éminent historien canadien, M. Ernest Myrand. C'est une étude historique, "Frontenac intime", d'après les mémoires de Mademoiselle de Montpensier, comprenant le récit de quatre années (1652-1657) de vie intime vécue par Frontenac, sa femme, La Divine, la comtesse de Fiesque et la Grande Mademoiselle. Nous assurons d'avance, l'auteur de l'intérêt avec lequel ce travail sera lu de nos abonnés, et nous le prions de croire à la gratitude que nous lui avons pour nous avoir fait l'honneur de nous confier la publication de cet intéressant manuscrit.

FRANÇOISE.

## Les femmes et le "Sport"

On a particulièrement remarqué, au cours de l'hiver dernier, qu'un très grand nombre de dames canadiennes ont participé à certains sports dont les hommes semblaient avoir eu, jusqu'ici, le monopole. Les dames ont montré une remarquable habileté au "curling" et au "hockey" jouant ces jeux comme des sportmen accomplis. Rien de plus naturel que leurs idées émancipatrices les amènent à fumer la cigarette. Parmi les dames, la cigarette la plus en faveur est la "Diva", faite de pur tabac égyptien, qui est manufacturée spécialement pour elles. Les "Divas" sont vendues en paquets de dix avec bouts en liège.

Préparatifs importants à Mille-Fleurs, pour saison d'automne qui approche. 1554, rue Sainte-Catherine.

## Le Palais de la Nouveauté

Montréal peut se féliciter de posséder une de ces rares maisons où l'on offre des articles de première classe confectionnés avec un soin et un goût sûr et qui ne peut manquer de donner aux acheteurs la plus grande satisfaction.

Nous signalons donc le Palais de la Nouveauté à nos lectrices et abonnées, sachant qu'il suffit de leur indiquer un magasin de ce genre pour qu'elles y portent leur clientèle. Et elles feront bien, car on aura pour elles à cette maison toute l'attention possible.

Donc, pour la confection des costumes, des manteaux et autres accessoires de ce genre, on peut difficilement égaler, mais à coup sûr, jamais surpasser le Palais de la Nouveauté. Tout y est de première classe, et le fini, l'élégance, le cachet personnel enfin, n'y sont nullement négligés. On pourra s'en convaincre dans une visite détaillée à cet établissement, où l'on sera reçu avec toute l'urbanité, la complaisance que l'on puisse souhaiter.

L'on pourra, en même temps constater que si tout y est de première classe, cela se trouve, du même coup à la portée de toutes les bourses.

Mme J. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783 rue Sainte-Catherine,
Montréal.

## CONSEILS UTILES

LE LAIT. — Le lait se gardera frais plus longtemps s'il est tenu dans un vaisseau évasé, tel qu'un bol, plutôt que dans un vaisseau profond.

MANIERE DE NETTOYER LA SERGE BLANCHE OU LE CACHEMIRE. — Si la robe est très souillée, il serait préférable de l'envoyer à un dégraisseur, mais si elle n'est que légèrement souillée, on peut la nettoyer en procédant comme suit: Mettez une certaine quantité de farine dans le four et laissez-la chauffer. Lorsqu'elle est bien chaude frottez-en toute la robe. Ensuite secouez et brossez la robe pour faire partir toute la farine. S'il reste des taches, recommencez l'opération.

COMMENT NETTOYER LES BAS NOIRS. — Les bas de fil noir ont souvent le défaut de rougir au blanchissage, parce que l'on emploie pour les nettoyer de l'eau chaude et du savon. Il ne faut jamais se servir de savon pour laver un bas noir et l'eau doit toujours être tiède. Une petite quantité de son enfermée dans un sac est agitée dans l'eau tiède ; lorsque la mousse est suffisamment formée, on plonge les bas dans la préparation et on les lave fortement puis on extrait l'eau du tissu en roulant les bas dans un linge sec et on fait sécher de suite, non au grand air, mais dans un endroit sec. Pour rendre leur couleur noire à des bas de fil nettoyés, il suffit de les laisser bouillir quelques instants dans une décoction de bois de campêche.



## RECETTES FACILES

### ETURGEON EN RAGOUT

On l'échaude, on enlève la peau, on le coupe par morceaux, les roulant dans la farine avec poivre, sel et clou ; on les fait rôtir dans le beurre, couleur d'or, puis on ajoute de l'eau au moins un pouce au-dessus du poisson, avec thym, persil et oignon. Prêtez-y attention pour retirer les morceaux en bon ordre.

### BISCUITS A LA FARINE D'AVOINE

Prenez une pinte de lait, sûr ou caillé, une cuillérée à thé de sel, de la farine d'avoine bien sassée avec laquelle vous faites une pâte un peu épaisse, une cuillérée à thé de soda que vous dissoudrez avec cuillérée de lait ; beurrez une lèchefrite, et faites cuire pendant une heure, après quoi vous couperez cette galette par morceaux. L'on peut y ajouter, si l'on veut, un peu de melasse, une cuillérée de crême et quelques épices. Ces biscuits ne se font que pour le souper.

### CARAMELS MOUS

Un quart beurre, un quart miel, un quart sucre ; mêler le tout ensemble, cuire en tournant dans une casserole, huit à dix minutes, à partir du moment de l'ébullition. Verser dans le moule à caramels et démouler à froid.

## Sommaire de "la Femme contemporaine"

I. L'éducation pratique, Saint-Elme. — II. Cœur faible jamais ne conquit belle dame, D. B. MacStuarlie. — III. Causerie de salon, Jeanne Paul-Ferrier. — IV. Chemin secret, Lionel de Movet. — V. Extra muros, Comtesse de Custine. — VI. De la beauté, Pauline Beaufort. — VII. Poésies, Fanny Darfeuil, Gaston Strarbach, Lya Berger. — VIII. Bulletin bibliographique: I. Le libre salaire de la femme mariée, par A. Damez, Lena von Seefeld. II. Etudes de critique et d'histoire religieuse, par E. Vacandard, J. Chovin. — IX. Autour du Féminisme. — X. Revue des livres. — XI. Revue des périodiques. — XII. Carnet de la Revue.

# PAGE DES ENFANTS

## CAUSERIE

Felixstowe,
Suffolk,
Septembre 1905.

Mes chers petits amis,

Le temps passe et il faut pourtant que je vous écrive si ce n'est pour vous prouver que je ne vous oublie point. Je passe ma villégiature dans un pays sinon pittoresque, du moins varié et original. A une petite distance de Felixstowe (plage ultra-moderne soit dit en passant) se trouve Harwick, dont le port célèbre abrite une foule de vaisseaux, depuis la frêle barque de pêcheurs, jusqu'au formidable navire de guerre,— "Fronclads" comme on les a si bien nommés en langue nautique. C'est à Harwick que tous les paquebots étrangers viennent déposer leur fardeau humain.

La vue s'étend sur une forêt de mâts, de nefs à voiles blanches filant vers l'océan à travers l'embouchure de l'Orwell, sur la vieille ville de Harwick, bâtie sur une presqu'île formée par les deux fleuves et la mer.

En somme, c'est un coup d'œil riant et mouvementé. En longeant la côte qui est hérissée de petites citadelles construites à l'époque de l'invasion projetée de Napoléon Ier, nous arrivons au manoir de Bawdsey, situé pour ainsi dire sur la grève à l'endroit où le Deben roule ses flots dans l'océan allemand "German Ocean". Pour atteindre le château, il est nécessaire de traverser le gué, et c'est fort divertissant de voir piétons et cyclistes, calèches et charrettes s'entasser sur l'étroite passerelle du "Ferry-boat". Ah! s'il n'y avait que le gué à traverser pour aller chez vous, chers neveux et nièces de Tante Ninette, il y a longtemps déjà que vous m'auriez vu arriver dans votre milieux, toute heureuse de faire votre connaissance !

Mais trève à ces rêveries, car n'oublions pas que : "Rêver c'est le bonheur, et attendre c'est la vie."

CHRISTINE DE LINDEN.

---

## Les Poupees

Je me souviens encore de ma première poupée, une superbe poupée trop grande qui me faisait peur. Elle avait pourtant des cheveux bouclés, des yeux brillants, une jupe de soie qui laissait découverts deux petits pieds chaussés de bas à jour et de souliers à bouffettes. Après l'avoir bien admirée, je l'avais mise au fond d'une armoire, dans le désordre des vieux joujoux, les deux bras étendus, et ses yeux si vivants tournés contre le mur ; de temps en temps, je la regardais, puis je la remettais vite dans sa cachette sans pouvoir m'habituer à lui parler, ni à jouer avec elle. Après, j'en eus beaucoup d'autres ; des poupées mal peintes qui perdaient leurs joues roses à la moindre goutte d'eau. Quels désespoirs! la poupée lavée, déteinte, et mes doigts rouges de ses fraîches couleurs. On me consolait alors: "En séchant, cela reviendra," et dix fois dans la journée, avec un grand remords, j'allais voir la petite victime, appuyée soigneusement à une chaise, fixant dans le vide son regard résigné. Une tache blanche qui ressemblait à une larme mal essuyée la défigurait d'un côté ; j'avais le cœur gros pour longtemps. Ensuite, à traîner sur les tapis, à tomber sur les tabourets, la poupée achevait de s'abîmer; les yeux bleus se fendaient, la bouche perdait son joli sourire, les bras leur geste arrondi, et quelques jours de fête m'apportait une poupée nouvelle ; mais l'autre, avec sa tête recollée, ses bras recousus d'un peu de fil, restait la favorite ; il y avait une sorte d'attendrissement dans cette préférence, comme si toutes ses meurtrissures me rappelaient de bonnes journées de jeu et mes désespoirs faciles à chaque nouvell accident. D'ailleurs, je n'avais pas encore de coquetterie, seulement la tendresse inexpérimentée, un sentiment de l'abri, et mon plus grand bonheur était de coucher mon poupon dans sa bercette d'osier au risque de chiffonner les bonnets de dentelle avec tous leurs rubans.

Un soir, je fus tentée par de petites figures éveillées, rangées aux vitres d'un passage ; il fallut entrer, et choisir, à la lumière du gaz qu'on allumait, une de ces mignonnes poupées qui souriaient fragilement dans les luisants de la porcelaine. Celle que je pris avait des cheveux fins que l'on frisait en les mouillant, des robes toutes droites taillées comme les miennes, un tablier de batiste. En y réfléchissant, je trouve qu'elle était bien simple et bien raisonnable ; ni cachemire, ni bijoux, ni binocle d'écaille ; pas d'armoire à glace microscopique, de traîne, ni de pouff ; mais elle avait l'air d'une petite fille, plus petite que moi, et m'inspirait des soins maternels. Pour celle-là, j'ai commencé à travailler, à ramasser des brins de tulle, des coupures de rubans dans l'embrasure des croisées, autour de ce petit coin des travailleuses où le jour tombe d'aplomb, comme dans une alcôve drapée de grands rideaux ; j'essayais de tailler, et dans la belle étoffe aux nuances vives, suffisante pour une robe, j'arrivais, à force de maladresse à ne plus trouver qu'un petit cercle pour recouvrir un chapeau rond. Puis il fallait coudre. Peu à peu, j'appris à rester tranquille, je sentis

# PAGE DES ENFANTS

le charme des jours de pluie sans promenade, et du travail patient qui fait l'heure courte en enfermant la minute qui passe dans la piqûre des points. Les mains si petites faisaient l'ourlet trop gros, mon fil se nouait, cassait, je devenais toute rouge, je perdais mon dé, mes ciseaux, le peloton roulait à terre, emmêlé comme par un jeune chat. Alors, il fallait ouvrir la table à ouvrage, et tout doucement pénétrer dans cette quantité de coffrets, de petites boîtes pleines d'objets menus, précieux par cela même, que l'on manie en devenant adroite, où l'on apprend à trier un cent d'épingles sans se piquer, et à démêler toute seule un écheveau au dos d'une chaise.

Les bobines à tourner, les aiguilles à enfiler, cet affinement du regard et des doigts me vint pour ma poupée. Aussi, je la vois tout à l'entrée de ma vie de femme, comme dans le cadre étroit d'une allée qui s'éloigne, juste assez grande pour emplir de sa silhouette d'enfant heureuse tout mon horizon d'alors.

Mme ALPHONSE DAUDET.

## Variete

### LES PLUS ANCIENS FABRICANTS DE PAPIER

Les guêpes sont les plus anciens fabricants de papier! En effet, elles fabriquent leurs nids avec des parcelles de vieux bois, d'écorces d'arbre qu'elles détachent au moyen de leurs mandibule et qu'elles réduisent en pâte. C'est avec cette pâte qu'elles construisent les cloisons intérieures de leur habitation. L'ensemble figure assez exactement un grossier cornet de papier d'emballage.

### LE VENDREDI 13

Le vendredi qui fut en honneur chez les Romains comme étant consacré à Vénus, est devenu un jour néfaste. Il n'est pas difficile de trouver l'origine de cette superstition. Elle est dans la date de la mort du Christ. Et c'est aussi parce que les convives de la dernière Cène furent treize que l'on redoute d'être treize à table.

D'ailleurs, que les superstitieux ne rougissent point trop. L'empereur Napoléon lui-même redoutait le chiffre 13. Il avait oublié Vendémiaire.

Un jour à la Malmaison, — c'était sous le Consulat, — Bonaparte se promenait avec Monge dans le jardin, lorsqu'on vint le prévenir que le dîner était servi. Le mathématicien prit congé du premier consul et roulait déjà en voiture vers Paris, lorsque Rueil, un guide, accoura au grand galop, le pria de rebrousser chemin. Intrigué, l'illustre savant retourna au château. On l'introduisit dans la salle à manger. Joséphine lui offrit une place à côté d'elle, cependant que Bonaparte, un peu gêné, s'excusa d'une invitation faite aussi brusquement.

—Vous étiez treize à table, fit Monge en souriant. Vous croyez donc à ces choses-là, citoyen général?

Le Premier Consul évita de répondre et parla d'autre chose.

### LE "MAY-POLE"

Dans les campagnes anglaises on érige à l'entrée du village "on the village green" un grand mât, toute enguirlandé de fleurs et de rubans, et autour duquel toute la jeunesse danse à la ronde, au refrain de la vieille chanson:

"Dance round the may-pole".

Ensuite, la plus belle parmi les filles du village est élue reine de Mai (Queen of the May). On l'assied sur un trône, à l'ombre du "May-Pole", puis on la couronne d'églantines blanches, qui en Angleterre portent le nom de Mayflower.

Qui ne connait la ravissante chanson du poète Tennyson. "La Reine de Mai", qui finit toujours par ce refrain:

"I will be Queen of the May, mother
Queen of the May."

Il est à regretter que les vieilles coutumes disparaissent, car elles conservent intactes, la fraîcheur et la poésie de la nation, deux qualités qui sont pour ainsi dire la sève florissante d'un peuple.

---

Le petit Jean récite sa leçon.

—L'eau, la terre, l'air...

—Et puis?

—Je ne sais plus.

—Voyons, vous savez bien, celui qui cause tant d'accidents?

—Ah! oui, les chemins de fer!

—Voyons, mignonne, ne pleure pas ; sois raisonnable: ton mal de dents passera.

—Et comment veux-tu qu'il passe?... est-ce que je puis ôter mes dents comme toi, moi?



On fait remarquer à Toto qu'il doit s'estimer bien heureux d'avoir des parents qui le chérissent, qui lui prodiguent leurs soins, qui ne le laissent manquer de rien.

L'enfant, avec élan :

—Oh oui ! les papas et les mamans, c'est une belle invention!




PREMIERE PARTIE

VIII

(Suite)

"Je demande aussi une prière."

"Et j'ai promis la "prière", puisque mon trèfle ne lui paraissait pas suffisant.

"Le vicomte l'aurait baisé, le trèfle ; j'allais écrire "mangé"...

"Ne te fâche pas. Je suis énervée, perplexe, folle. Cet avenir à "deux" est effrayant.

X

Une très brillante assemblée remplissait l'immense salle du Trocadéro, assemblée panachée de femmes du monde savamment élégantes, de personnalités littéraires et artistiques, de désœuvrés, heureux de trouver un passe-temps de quelques heures, enfin, de membres influents du clergé, d'étudiants, de professeurs, attirés par le conférencier connu de la plupart d'entre eux, et par l'œuvre sympathique à tous.

Placée aux premiers rangs, entre la baronne Heurtel et le docteur Roscob, Suzan Le Helguer sentait la griserie de la foule lui monter au cerveau. La rumeur joyeuse des conversations, le palpitement des éventails, le parfum léger des essences et des fleurs l'enivraient comme le soleil enivre le papillon nouvellement sorti de sa chrysalide ; et les lèvres souriantes, les yeux brillants, elle causait, oublieuse de tout sauf de l'heure présente qui lui semblait bonne.

On la regardait beaucoup: les femmes, avec une jalousie à peine dissimulée ; les hommes, avec l'impertinente admiration qui leur est coutumière.

"Pas banale, Mlle Le Helguer, entendit soudain Suzan non loin d'elle. Nulle correction de lignes, mais une frimousse exquise de Parisienne intelligente et... neuve. Joignez à cela une dot respectable. Vous pourrez complimenter de Mire, très cher; on les dit fiancés ou près de l'être."

—Satané gamin! murmura entre ses dents le docteur Roscob.

Le visage de Suzan s'était couvert d'une rougeur ardente, sur sa joie tombait comme une douche glacée. Elle vivait en plein rêve, et son nom lancé au milieu de cette cohue, la rejetait dans la réalité avec un froissement douloureux.

Maintenant, l'attente lui paraissait longue ; elle eut voulu arrêter les bruissements d'éventails, les rires étouffés, surtout les papotages de tous ces gens qui, inconnus d'elle, la connaissaient assez pour s'occuper de son visage, de sa dot, de son problématique mariage.

Très bas, elle demanda:

—Ne commencera-t-on pas bientôt, marraine?

Elle n'avait pas achevé sa phrase que le silence s'était fait, si complet, si profond, que, sous un souffle d'air chaud, on entendait palpiter les feuillages qui garnissaient l'estrade.

Au milieu de cette estrade, Jacques Orvanne se tenait debout, si pâle, si "gauche", sembla-t-il à Suzan, qu'une immense détresse mêlée de pitié l'envahit toute, et qu'elle baissa les yeux pour ne pas voir.... l'échec de celui qu'elle appelait son "ami".

Mais vite, bien vite, relevant la tête, elle écouta.

La voix du docteur, basse d'abord, sous le coup de l'émotion première, s'était élevée graduellement; maintenant, harmonieuse et chaude, elle résonnait dans la salle avec des vibrations profondes, avec une netteté singulière. Peu à peu aussi, la pâleur de son visage disparaissait, une flamme, partie de son cœur, de son âme, jaillissait dans son regard; il devenait un autre être, un être si attractif, qu'il tenait, à cette heure, suspendue à ses lèvres, une foule qui eût passé dédaigneuse à ses côtés quelques minutes auparavant.

Pourtant, il parlait simplement, sans périodes ronflantes, sans phrases à effet. Mais quand, après avoir exposé ce qu'était l'œuvre en faveur de laquelle il venait demander sympathie et protection, il retraça la vie de l'étudiant pauvre à Paris, on "sentait", sous l'Apôtre, l'homme qui a "vécu" cette vie, souffert ces souffrances, désiré, pour ses frères, ce que, trop timide ou trop fier, il n'eût pas voulu pour lui.

Et l'on se passionnait pour ce roman sans intrigue conté d'une façon très personnelle, pour cette étude psychologique très fouillée, pour ces ardents, ces jeunes, jetés sans le sou et sans guide au milieu des séductions de Paris. Un courant s'établissait entre l'orateur et l'auditoire: croyants, sceptiques, oisifs, mondains vibraient à l'unisson de la charité.

Personne, peut-être, dans la foule compacte qui remplissait la salle, n'était conquis par la parole ardente, généreuse, originale de Jacques Orvanne comme Suzan le Helguer. Le front haut, les lèvres frémissantes, les yeux pleins d'éclairs, elle écoutait, toute palpitante d'émotion, d'enthousiasme, de tristesse aussi. Jacques racontait sa vie, elle le savait. Ce "froid" avait pleuré ; ce "timide" était resté seul ; ce "fier" avait eu faim. Au milieu de ces souffrances, il avait travaillé avec une volonté de fer, il avait dressé, entre sa vie et les plaisirs de la capitale, une infranchissable barrière: barrière d'honneur et de foi ; et, tout en étant un "fort", il était resté le très doux, le très aimant, le très dévoué. Celui qui tenait sous le charme cette foule élégante était le Docteur, si bon, qui, penché sur Pierre Zubert, lui donnait un baiser, dont le souvenir faisait encore pâlir la jeune fille.

La baronne Heurtel avait raison: Jacques Orvanne était "quelqu'un", et elle, Suzan, était folle de n'avoir pas compris plus tôt sa valeur.

Il se tut... Des applaudissements frénétiques éclatèrent de tous les points de la salle, couvrant ses dernières paroles. Suzan n'applaudit

pas. Les joues ruisselantes de larmes, elle baissait la tête, écoutant comme en rêve la grosse voix du docteur Roscob :

—Eh bien, petite Zan, tu reste pétrifiée, ahurie. Tu tremblais pour "ce pauvre Monsieur Jacques", suivant ton expression, te voilà rassurée. Dire que ce gaillard-là, avec un talent pareil, veut aller vivre avec des paysans! Tête de granit, va!! Parle donc, Zette, dis ta surprise. Allons, bon, tu pleures. Au diable, les pensionnaires! On ne pleure pas dans le monde, ma fille. Essuie vite tes larmes, on croirait... Savoir ce que tous ces snobs et toutes ces bégueules croiraient!!

Et Suzan pensa qu'à cette heure, elle laisserait bien le monde, le concert, tout, pour aller sangloter dans la solitude de sa chambre, sangloter sans savoir pourquoi, uniquement pour enlever un trop plein étouffant, un quelque chose de joyeux et de triste, duo étrange qui ne pouvait qu'être "pleuré".

Absorbée en apparence par le morceau d'ouverture du concert, la baronne Heurtel devinait le désarroi total de ce cœur et de cette âme d'enfant naïve, mais elle ne cherchait pas, comme le docteur Roscob, à parler de Jacques ou à lancer au hasard une phrase banale. Seulement, un sourire courut sur ses lèvres, lorsqu'à l'arrivée des quêteurs, une voix suppliante murmura :

—Marraine, prêtez-moi cent francs. J'avais pris trop peu. L'œuvre est si belle! si nécessaire!

Et le sourire s'accentua quand, à la sortie, au milieu des rires des appels, des conversations, du bruissement soyeux des toilettes parées, Zuzan murmura de nouveau:

—J'aurais aimé féliciter de suite M. Jacques. Ne le verrons-nous pas, marraine ?

—Roscob est allé le chercher. Monte vite dans le coupé, ma petite, et ferme la portière, il fait un froid terrible.

Elle obéit ; mais, presque aussitôt, baissant la glace, elle tourna la poignée de nickel, et sauta vivement à terre.

—Marraine, le voilà!

Avant que la baronne Heurtel ait pu prononcer une syllabe, Suzan tendit les deux mains au docteur.

—Je suis fière de vous, oh! si fière!... J'ai joui à en souffrir...

—Le trèfle et la prière m'ont porté bonheur.

La voix de Jacques vibrait d'une émotion intense, son regard s'arrêtait sur la jeune fille avec une expression qui la troubla jusqu'au fond de l'âme.

Elle balbutia :

—C'est doux de porter bonheur à ses amis.

Et ce fut tout... Mais une minute ne suffit-elle pas pour l'épanouissement total de la fleur d'amour ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

"May chérie, j'arrive à l'instant de la conférence, et sans même enlever mon manteau, j'ajoute à ma lettre un second post-scriptum. Ne me demande pas de descriptions de toilettes, ne me demande pas ce qu'a été le concert ; je ne sais qu'une chose le talent du docteur Orvanne.

"Comment ce très gauche, avec une petite folle comme Suzan, peut-il avoir cette étonnante aisance en face du tout Paris mondain? Comment ce silencieux peut-il parler avec tant d'originalité, de facilité avec le tout Paris intelligent? Je l'ignore. Le "vrai" est que M. Orvanne a tenu l'assemblée sous le charme, moi ,la première...

"Rien, tu le sais, ne me paraît beau, grand, comme l'éloquence ; or, M. Jacques est éloquent. Depuis deux heures, je lui ai dressé un autel dans mon cœur à côté du Père Lacordaire, et je brûle tant d'encens devant l'un et devant l'autre, que je m'en grise.

"La conférence a eu, pourtant, un autre résultat que l'admiration: Je suis "dé ci dée" à ne pas épouser le vicomte de Mire. Mon vicomte ne s'occupera jamais d'œuvres humanitaires ; mon vicomte sait parler des mérites de son "Poupoule", des cancans de salon, des pièces nouvelles et des livres en vogue ; il ne saurait pas aborder un sujet élevé, analyser des âmes, faire vibrer le meilleur de nous-même. Jamais je ne l'ai compris comme aujourd'hui. Bref, je ne vois plus en lui qu'un élégant pantin, dont je rougirais au bout d'un mois.

"Au revoir, May, ne te moque pas trop de ta "petite". C'est une folle, oui, souvent ; mais c'est aussi une sage à ses heures...

"J'achève en te disant : " Dors sans crainte, le docteur Orvanne part demain".

Suzan posa sa plume, et, le coude sur la table, la joue appuyée sur sa main, elle regarda pensivement les flocons de neige qui tourbillonnaient sous une bise glaciale, comme un vol éperdu de papillons blancs.

"S'"il" pouvait être bloqué! S'"il voulait rester ici toujours..."

La phrase resta inachevée ; mais Mme Champvallier n'aurait pas "dormi sans crainte", si elle avait pu lire la finale dans le cœur de son amie Suzan.

## XI

Le voyageur n'a pas été "bloqué". Grâce au chasse-neige, le train est arrivé sans accident, même sans retard, à Durtol.

Grâce à son bâton ferré, à ses solides jarrets de montagnard, Jacques a pu gravir le raidillon couvert de givre conduisant à Orcines.

Il est chez lui depuis un mois ; mais le père et la mère Orvanne s'inquiètent terriblement de leur "fieu", tant ils le trouvent maigre, pâle, abattu, sans appétit, de plus en plus rêveur. Ils questionnent, ils pressent Jacques de faire quelques visites. Jacques reste muet, la médecine semble oubliée.

Plus que jamais, par exemple, le jeune homme fait des courses folles, d'autant plus folles que le temps est horrible. Tantôt il pleut, et les chemins ravinés se transforment en mares gluantes ; tantôt la "tourmente" sévit, et Jacques, à moitié aveuglé par les tourbillons de neige, s'en va à l'aventure dans la plaine glacée.

Comme le cœur de Suzan, au jour inoubliable de la conférence, le cœur de Jacques a son duo de souffrance et de bonheur. Deux amours luttent en lui : l'amour du sol natal, si vivace, si fort, qu'un départ sans retour semble au jeune docteur une plaie que toute sa science médicale, unie à son énergique volonté, ne pourra jamais guérir. Quant à l'autre amour... Oh! celui-là s'est glissé sournoisement, en tapinois, dans l'intime de l'âme. Après l'avoir appelé "indifférence", Jacques lui a donné le doux nom d'"amitié" ; puis, à Pennelière, quand les lèvres de Suzan, pâles et tremblantes, se sont posées sur le visage horrible de l'enfant varioleux, à l'angoisse folle, à la joie presque douloureuse qui l'envahissaient tout entier, Jacques, étonné, troublé, a reconnu "l'amour".

Oui, c'était lui! Depuis quand avait-il forcé la porte jusque-là si bien close: c'est qu'il régnait maintenant, en souverain tout-puissant, et que lui, Jacques, s'était donné... à toujours.

Certes, le docteur avait lutté, s'irritant, dans son orgueil d'homme, contre les chaînes qui l'enserraient de plus en plus ; mais, à Pennelière, à Paris, les occasions de voir Suzan étaient trop fréquentes pour que, retombant sous le charme, il ne sentit pas très vite sa défaite. Il avait alors escompté le départ, l'absence.... Et voilà que, dans la solitude de la montagne, c'était à Suzan qu'il pensait sans trève, c'était Suzan qui lui apparaissait ardente et rieuse, c'était Suzan dont il entendait les pas légers ou les refrains joyeux.

Le travail, jusque-là sa passion, ne l'attirait plus, alors que la fée charmeuse n'était pas là pour l'encourager tout en le taquinant :

"Les idées viennent-elles, Monsieur Jacques? Allons, battez le briquet, — un briquet pur granit d'Auvergne! — et la flamme sacrée va jaillir".

La lui avait-elle assez répété cette phrase avant la conférence, doutant, il en était sûr, du "jaillissement" de "la flamme sacrée". Et, talonné par ce "doute", il avait parlé comme il ne l'avait jamais fait, les yeux fixés sur ce visage d'enfant qui réflétait des impressions multiples: inquiétude, surprise, attention passionnée, admiration, fierté. Oui, fierté! N'avait-elle pas dit, avec cet élan qu'il aimait tant en elle:

"Je suis fière de vous!"

Et lui, à cette heure d'enivrement complet, il avait failli laissé échapper l'aveu qui, sur ses lèvres loyales, eût été le don de tout lui-même...

Le lendemain, il avait échangé, avec la jeune fille, un adieu rapide, se raidissant devant sa pâleur, devant les larmes qu'elle s'efforçait de retenir, et il était parti, songeant amèrement que le vicomte de Mire ou le premier freluquet venu ferait oublier en quelques jours "l'amitié" du pauvre médecin de campagne. Suzan avait sans doute "oublié", tandis qu'il souffrait lui, qu'il souffrait affreusement, et ne trouvait pas, dans l'absence, l'air natal, l'apaisement espéré.

Jacques finit cependant par rougir de lui-même.

"Il faut organiser ma vie, songeat-il. Les langues jasent dans Orcines, mon père et ma mère de l'inquiétude passent à la colère ; commères et parents ont raison: le temps ne doit pas être gaspillé en promenades rêveuses ; on peut asservir l'imagination et le cœur par le travail. Travaillons!

Résolument, par un jour de tempête empêchant toute sortie, le docteur prit un livre et se plongea dans une étude aride, se promettant de commencer le lendemain ses visites. Un violent coup de vent, qui ouvrit la porte de la chaumière, lui fit lever la tête, et il sourit, pensant à la

(A suivre)